

LAROQUE TIMBAUT

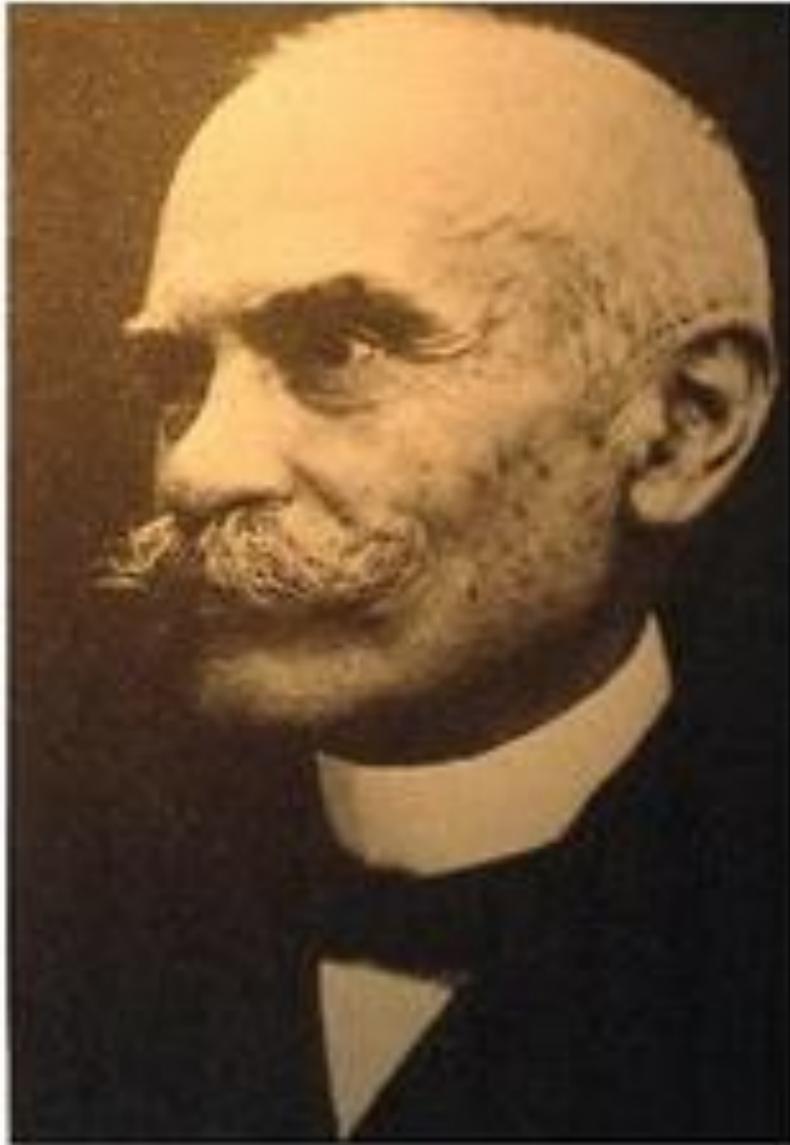
SES ILLUSTRÉS



DOCTEUR

LOUIS BROCCQ

1856 – 1929



MÉDECIN DES HÔPITAUX DE PARIS

SPÉCIALISTE DES MALADIES CUTANÉES

Après avoir suivi des études secondaires remarquablement réussies au Lycée d'Agen Louis BROCCQ monte à Paris faire sa médecine en 1882 avec une thèse sur la dermatologie qui annonce sa future spécialité.

Il commence un stage assez prolongé dans le laboratoire de zoologies de Lacaze-Duthiers, lequel est originaire de la même région. Nommé externe des hôpitaux en 1887, il arrive deux ans après à l'internat en étant le premier de sa promotion. Des maîtres aux services desquels il est attaché, Gosselin à la Charité, Laboulbène, Bucquoy et Emile Vidal dont l'influence va être sur lui prépondérante.

Nommé médecin des hôpitaux en 1884, à l'âge de 29 ans, succès étonnamment rapide, il est chargé des remplacements à l'hôpital Saint-Louis, puis devient titulaire d'un service à l'hospice de Rochefoucauld puis à l'hôpital Broca-Pascal.

Etant déjà dermatologiste expérimenté, il parvient à force de ténacité, à organiser dans ces deux services des consultations pour les affections de la peau, muni des moyens matériels nécessaires, d'un enseignement clinique et théorique qui est d'emblé très florissant.

Ce faisant il réalise la première décentralisation de la dermatologie parisienne et ouvre ainsi la voie à plusieurs de ses successeurs. On le retrouve plus tard médecin chef de l'hôpital Saint-Louis où il forme de nombreux élèves.

Sa réputation de dermatologue dépasse les frontières grâce à ses innombrables publications.

Il étudie et découvre de nombreuses maladies de la peau et met au point leur traitement.

Pourtant ce médecin si consciencieux, ce dermatologue égal aux tous premiers, ce travailleur acharné dont la parole et la plume n'ont jamais failli à répandre la science durant toute sa vie, est un malade. Après une enfance souffreteuse, il s'est vu dès l'adolescence en proie à des crises quasi-quotidiennes de suffocation simulant l'asthme, qui par période le prive de tout sommeil et lui fait des nuits d'angoisses et de martyre. De constitution chétive, le crâne précocement chenu, l'attitude un peu voutée, frileusement couvert de son pardessus et de nombreux foulards, il est loin d'apparaître avec un bel air vainqueur, au contraire et cela se comprend, il est ordinairement triste, renfermé, sombre, de caractère mélancolique et pessimiste. C'est à la suite d'une germination ultime de la maladie inexorable qui, longuement le torture, que la mort vient le prendre à Paris le 18 décembre 1928. Il l'attendait avec résignation et un courage qui ne lui a jamais fait défaut.

"Brocq de caractère chagrin et de santé médiocre a exercé une influence considérable surtout peut-être par son enseignement oral. Il faut l'avoir vu et entendu dans son service ou à la consultation examiner un malade et commenter son diagnostic. Il arrivait à l'hôpital l'air mourant se trainant, annonçant sa fin prochaine : puis au deuxième ou au troisième malade, il se reveillait, s'excitait devenait éloquent et faisait d'admirables leçons" .

William Dubreuilh, dermatologue bordelais(1857-1835)

On reste confondu d'admiration quand on songe à la somme d'énergie qu'il déploie pour se montrer le chef de service régulier et ponctuel qu'il est, le maître et l'ami dévoué qu'on trouve en lui, l'auteur du travail formidable qu'il fourni. C'est que derrière son masque accablé, une flamme veille. Il suffit qu'on le mette en présence d'un cas de maladie difficile, d'une question délicate à résoudre où d'une injustice pour que aussitôt ses yeux s'allument sous ses arcades sourcilières saillantes et que son esprit s'anime d'une ardeur juvénile se révélant un clinicien perspicace et brillant , un conseiller prudent et judicieux, un homme de probité et d'honneur que connaissent, en lui tous ceux qui le fréquentaient.

Clinicien, il l'était d'essence. Tous ses élèves et les médecins qui nombreux l'entouraient, chaque matin dans les salles, ont gardé une impression profondément gravé de sa méthode de travail.

Rien n'échappe à son premier et impeccable coup d'œil. Longuement penché sur le lit d'un malade, il ne se lasse pas de scruter, attentivement, la moindre des lésions cutanées, de pousser patiemment un interrogatoire lumineux. Puis se redresse et entame d'une voix chaude et enthousiaste une dissertation lumineuse d'où ressort, avec évidence, le diagnostique précis et les indications thérapeutiques du cas. Il manque rarement d'y ajouter quelques paroles réconfortantes pour le patient.

Le goût d'enseigner est chez lui inné. Instruire et éduquer les jeunes, lui apparaît comme un devoir fondamental de la charge de médecin des hôpitaux. Aussi dans tous les services où il passe il organise un enseignement aussi complet que s'il était professeur de clinique.

Partout il s'assure l'appoint des laboratoires et services annexes indispensables à l'étude complète des malades et de leur traitement : la chimie avec Ayrignac, l'histologie avec Pautrier, l'électroradiologie avec Bissérier puis J Belot, l'ophtalmologie avec Sulzer, l'otorhinolaryngologie et l'art dentaire s'y trouve représentés par des spécialistes de premier ordre. Constamment il veille à étendre et compléter sa remarquable collection de photographies cliniques, dues au talent et au dévouement de son ami Sottas puis Schaller.

Cette collection il en fait don à l'hôpital Saint Louis constituant le noyau principal de la précieuse mine de documents qu'est le musée photographique de cet hôpital.



Extrait de « clinique photographique de l'hôpital »

Avec son maître Vidal, Besnier, Fournier et tous les dermatologistes de l'époque, il a eu la joie et l'honneur de fonder la Société Française de dermatologie et de syphiligraphie.

Il a pour cette société un attachement quasi paternel.
En 1906, une misérable et honteuse cabale l'en écarte brusquement, ainsi que Thibierge et quelques autres.
Il en est cruellement peiné.

En 1919 un revirement se produit, il cède au vœu à peu près unanime de la Société qui l'appelle à sa présidence. Au bout d'un an, malgré les sollicitations, il cède prématurément son fauteuil, où il est si bien à sa place, sous prétexte de raisons de santé mais en réalité afin de permettre à Thibierge de présider avant l'âge de retraite hospitalière. Tel est l'homme !

Son premier livre sur le traitement des maladies de la peau (1890) a beaucoup de succès. Après modifications et additions successives il devient le volumineux « **Traité élémentaire de Dermatologie pratique** » (1906), son « **Précis-Atlas** » (1921), son « **Cliniques dermatologiques** » (1924 et 1927) sont des œuvres magnifiques, riches en faits et idées, au point d'en paraître touffues. Parmi les sujets dont il fait une étude d'ensemble et marque de sa griffe, on peut citer ceux qu'il s'est réservé de traiter dans la « **Pratique dermatologique** », un grand ouvrage destiné à résumer l'état de la science de la fin du siècle dernier. Il en assure la direction avec la collaboration de E. Besnier et Lucien Jacquet. On remarque, en toute première ligne sa thèse magistrale de doctorat (1882) sur l'Erythrodermie exfoliatrice généralisée ou maladie d'Erasmus Wilson.

Thèse qui d'emblée le classe au premier rang des dermatologistes.

Sa mémoire est définitivement attachée à de nombreux types morbides dont on ne citera que les suivants :

- **Le mycosis fongoïde à tumeurs d'emblée**
qu'il a découvert avec Vidal (1885)
- **l'Erythrodermie en plaques disséminées**
dont il publie le premier, la description et qu'il range avec Civatte, plus tard dans son groupe des parapsoriasis.
- **La plaque primitive du pityriasis rosé de Gilbert**
qui a échappé à ses prédécesseurs.
- **La dermatose médio-thoracique**
dont il soutient l'individualité par rapport aux autres séborréides ou eczématides et avec Fernet celle des parakératoses psoriasiformes et ceci jusqu'à la fin de sa vie.
- **L'acné militaire récidivante**
type morbide dont l'existence peu connue est cependant réelle.
- **La glossite losangique médiane**
décrite avec Pautrier (1914) qui était méconnue avant eux.
- **La pseudo-pelade de Brocq (1901)**
Voisine des acnés décalvantes dont avec Englet il a fixé les caractères
- **Le sycosis lupide**
Affection du même ordre
- **Les éruptions érythémato-pigmentées de l'antipyrine (1894)**
qu'après lui nous diagnostiquons à coup sûr.
- **Les lichenifications intertrigineuses de la femme**
avec L. Bernard (1899).

Ces nombreux travaux dont on reconnaît n'avoir donné ici qu'un résumé incomplet et succinct, la réputation de son magistral enseignement sont d'une notoriété mondiale auxquels, malgré les apparences, il n'est pas resté insensible. Il jouit de l'affection de ses élèves qui, malgré leur dispersion en province ou à l'étranger, la lui conserve fidèlement.

Dans une certaine mesure il est flatté de constater combien, sans le vouloir, il exerce sur les jeunes un attrait qu'on qualifie, si justement de fascination.

Il ne recherche pas les honneurs mais se sent heureux du brillant jubilé qui lui est offert en 1922 à l'occasion de sa retraite ainsi que lors du décernement, un peu tardif, du grade de commandeur de la légion d'honneur, peu de mois avant sa disparition.

Mais avant tout il tient à son intimité coutumière avec ses fidèles amis : M. le bâtonnier Raoul Rousset, M. Lerenau, doyen honoraire de la faculté de droit, le Dr Armand Siderey son collègue d'internat, le Dr Veyrières, ses disciples, collaborateurs et médecins J. Belot, Lenglet et quelques autres.

Aimant les arts, surtout la peinture, la sculpture, la céramique, il rassemble une collection très personnelle où figurent des œuvres d'artistes qu'il est fier d'avoir découvert avant qu'ils fussent célèbres.

Une rue d'Agen porte son nom.

Il s'éteint le 18 décembre 1928 au milieu de ces beautés, entouré de l'affection dévouée de la compagne à laquelle il a consacré sa vie et de son neveu, le Dr Pierre Brocq qu'il aime comme un fils et dont il est fier.

Ses obsèques sont discrètes, comme il le veut.
Il repose au cimetière d'Agen où un petit nombre seulement de ses amis et de ses obligés l'accompagnent.

Louis Brocq laisse de lui le souvenir d'une grande figure médicale française, d'un maître admirable qui a consacré toutes ses forces, malgré une vie longue et douloureuse, aux progrès et à l'enseignement de la science dermatologique qu'il sert passionnément pendant plus de quarante cinq années de sa vie.

C'est un esprit élevé et bon qui ne cesse de répandre le bien autour de lui.

Il serait heureux de savoir que le grain qu'il a semé et l'exemple qu'il a donné ne sont pas perdus.

(Extrait de la Presse médicale)
du 13 février 1929



Hôpital Saint Louis -Paris

CYCLISTE

PAUL DANGLA

1878 – 1904



RECORDMEN DU MONDE DE L'HEURE SUR PISTE

AU PARC DES PRINCES

18/10/1903

Léopold-Marie DANGLA
Fils de Marie PELEGRIN et Ferdinand DANGLA,
Gendarme d'origine passageoise,
Né le 16 janvier 1878 à Laroque Timbaut.

Ses parents viennent de perdre son frère, Louis-Eloi Léopold,
mort l'année précédente à l'âge de 9 mois.

Quelques années plus tard, son père quitte la gendarmerie
et se retire dans son pays natal, Le Passage, où il exerce
les fonctions de Garde Champêtre.

Notre jeune Paul (prénom usuel) vit avec ses parents au
7, impasse de la Garonne, dans une maison à la façade
couverte de glycines.

Grand, bien découplé, il est dès ses premières années un fervent du
sport cycliste alors en pleine vogue.

Ses résultats dans les courses locales furent brillants.
Dès 1896 sa réputation d'excellent coureur est connue
dans tout le Sud-Ouest.

Plein d'ambition, DANGLA se fixe à Paris en 1899 où il se distingue au
Parc des Princes. Il court alors la vitesse et y réussit bien.

Il se prend alors de passion pour le demi-fond et, dès ses débuts
Il s'impose comme un des meilleurs spécialistes.

Le 16 août 1903, sur son vélodrome fétiche du
Pars des Princes, il bat tous les records du monde à partir du :

3^{ème} km en 22'14''1/5

40^{ème} km en 29'23''4/5

50^{ème} km en 36'40''4/5
(dans la ½ heure 40 km 800)

60^{ème} km en 43'56''4/5
(dans l'heure 81km 108)

70^{ème} km en 51'17''1/5

80^{ème} km en 58'42''3/5



Il enleva ainsi à l'allemand ROBI son ancien record de l'heure,
mais toute gloire est éphémère, l'anglais Tommy HALL repris le
record de l'heure derrière entraîneur peu après en réalisant

84 km 140

Paul DANGLA
avec son entraîneur Marius THÉ



Dès le début de la bicyclette, on a songé à abriter chaque coureur derrière un entraîneur de son choix.

La moto de grosse cylindrée est munie d'un rouleau horizontal avec lequel la roue avant du cycliste peut entrer en contact sans inconvénient.

Sur la photo Marius Thé se tient presque debout, de manière à abriter Paul Dangla au maximum.

Pour atteindre de très grande vitesse, Paul Dangla dispose d'un vélo spécial muni notamment d'un très grand développement et d'une fourche avant dont la courbure opposée à la courbure normale contribue à la rapprocher de son entraîneur.

DISPARITION DU GRAND CHAMPION

Hélas, le 18 juin 1904 à Magdebourg, la malchance est au rendez-vous. Après avoir remporté les titres les plus prestigieux dans sa discipline, le demi-fond, Paul DANGLA succombe aux blessures très graves à la tête et aux jambes provoquées par une terrible chute à vélo.

Sa passion l'emporte à l'âge de 26 ans.

Ses funérailles ont lieu au Passage le 3 juillet et un comité se constitue pour ériger un monument sur la tombe du malheureux coureur : pas de croix mais une colonne brisée, avec sur le socle, à son effigie, une photographie le représentant signée Henry qui porte l'inscription suivante :

Paul Dangla 1878-1904

Record du Monde

Demi-fond 84 km 577

Voici quelques années, on pouvait voir sur sa tombe située au cimetière de Dolmayrac son vélo mais, ce dernier à disparu.

CHAMPION MÉCONNU

**WILLIAM
GAYRAUD-HIRIGOYEN**

1898 – 1962



**TALONNEUR DANS L'ÉQUIPE DE FRANCE
VICTORIEUSE À DUBLIN LORS DU TOURNOI DES
CINQ NATIONS EN 1920**

William GAYRAUD est né le 1^{er} mai 1898
à Laroque Timbaut
à quelques encablures du lavoir de Saint Germain.

Très tôt il s'intéresse aux sports et à tout ce qui s'apparente aux activités physiques en plein air. Sa carrière sportive extraordinaire l'amène à faire partie en tant que talonneur de l'équipe de France au Tournoi des Cinq nations à Dublin en 1920 où il marque le premier essai des « Tricolores ».

La France gagne cette année là sur un score de 15 à 7.

Quelques années plus tard, il défend encore les couleurs françaises, en sport de glace, lors des Jeux Olympiques de Saint Moritz.



Il est vrai qu'il avait de qui tenir, son père Mathieu, disparu prématurément à l'âge de 48 ans, dressait les chevaux sauvages dans la région tarbaise. Ne dit-on pas que la famille GAYRAUD descend du célèbre Henri IV ? Indirectement.

William GAYRAUD fit très rapidement parler de lui, tout d'abord dans le domaine de la natation où il réalise de nombreux exploits qui lui vaut d'être médaillé. Ce solide garçon de 1,82m pour 110 kilos après avoir fait un peu d'athlétisme chausse les crampons et en 1916 défend les couleurs du S.U.A Agenais.

Le rugby vient de se doter d'un futur international.

La guerre de 1914-1918, où il obtient plusieurs décorations ne refroidit pas, malgré plusieurs blessures, les ardeurs sportives de cet engagé volontaire.

CARRIÈRE SPORTIVE EXEMPLAIRE

- 1913 : à Arcachon, deux exploits à quelques jours d'intervalle lui font obtenir la médaille de sauvetage
- 1914 : Sélectionné en natation à Bordeaux
- 1915 : Sélectionné en athlétisme Sud-ouest et Périgord-Agenais
- 1916 : Sélectionné en rugby Sud-ouest (engagé volontaire, citations et blessures, Croix de guerre
- 1919 : Sélectionné en athlétisme Comité des Pyrénées et Midi, sélectionné en rugby Comité des Pyrénées
- 1920 : Sélectionné pur préparation olympique F.F boxe, athlétisme. International de rugby. Diplôme d'honneur du Ministère de la guerre, médaille d'argent du Président de la République, médaille d'or pour la première victoire au Tournoi des cinq nations de rugby, médaille de bronze Comité des Pyrénées.
- 1921 : Sélectionné en rugby
- 1922 : Sélectionné en rugby, en aviron et en pelote basque.
- 1923 : Combat de boxe à Saint Sébastien le 6 janvier par suite de déficit et vainqueur du champion d'Espagne par K.O. Sélectionné en rugby, médaille d'or des internationaux F.F rugby. Médaille d'or souscripteur presse sportive.
- 1924 : Arbitre officiel et fédéral F.F rugby
- 1925 : Arbitre officiel et fédéral F.F rugby
- 1926 : Sélectionné en Suisse pour les sports de glace
- 1927 : Sélectionné en Suisse pour les sports de glace
- 1928 : Sélectionné par la Fédération française des sports de glace pour les jeux olympiques de Saint-Moritz.

- 1929 : Sélectionné Fédération Française des sports de glace ;
recordman en skeleton à Saint-Moritz.
- 1930 : vainqueur du grand derby international de bobsleigh
à 1937 (première grande victoire internationale française)
Vainqueur de nombreuses coupes en bobsleigh, boblet,
skeleton à Saint-Moritz.
- 1938 : Quatrième au championnat du monde de bobsleigh.
(Garmish Partenkirchen – Allemagne)
- 1939 : Champion de France en Bobsleigh,
5^{ème} au championnat du monde à Cortina d'Ampezzo (Italie),
6^{ème} au championnat du monde de Boblet,
2^{ème} au championnat du monde de Skeleton.
- 1941 : Epreuve en bobsleigh à Villars-de-Lans et Chamonix
- 1942 : Epreuve en bobsleigh à Villars-de-Lans et Chamonix
- 1943 : Epreuve en bobsleigh, champion de France
- 1944 : Epreuve en bobsleigh, vainqueur tournoi de squash racquets
à Paris, pratique la pelote basque sous forme éducative pour
les jeunes du Paris Université-Club.
- 1946 : Préparation en vue des championnats du monde de bobsleigh
qui auront lieu à Saint-Moritz.
- 1947 : Vainqueur en skeleton de la Bott-Cup, handicap race,
coronation.
Vainqueur en skeleton du Grand National, championnat du
monde à Saint-Moritz.
3^{ème} au championnat du monde de bobsleigh à Saint-Moritz
2^{ème} au Martineau Cup de bobsleigh à Saint-Moritz
2^{ème} au championnat du monde de boblet à Saint-Moritz.

VICTOIRE HISTORIQUE France – Irlande 1920



En 1920, William GAYRAUD, associant le nom de sa femme HIRIGOYEN au sien, défend les couleurs du Stade Toulousain au poste de talonneur, puisque ayant du quitter le Lot-et-Garonne pour effectuer des études de kinésithérapeute. Le 3 avril de la même année, il est appelé en équipe de France en remplacement de son camarade du club : Pierre PONS (ça ne s'invente pas !).

L'équipe de France venait dans le Tournoi des Cinq Nations d'enregistrer 3 défaites successives. Les Ecossais et les Galois venaient de gagner au Parc des Princes, quant aux Anglais ils étaient restés maîtres chez eux à Twickenham (leur temple). Le match suivant se déroule en Irlande à Dublin. Dans le stade 40 000 spectateurs (pour ne pas dire supporter Irlandais) espèrent que les « Tricolores » vont enregistrer leur quatrième défaite. William GAYRAUD est en première ligne, encadré par le dacquois Biraben et le stadiste Ludin-Lebrère (un fameux client celui-là !).

Le terrain est extrêmement boueux, malgré ça
William GAYRAUD marque le premier essai français.
Puis le perpignannais Got et enfin le célèbre Adolphe Jauréguy du
Racing-Club de France, marquent deux essais chacun.
A la mi-temps, la France mène 9 à 0 et à la fin du match la France
emporte la victoire par 15 points à 7.



A cause de nombreuses blessures, William GAYRAUD met un frein à sa carrière rugbystique et ne porte plus jamais le maillot du coq.

Kinésithérapeute réputé, sa carrière professionnelle l'amène à Paris où il se reconvertit à l'arbitrage. Mais la pratique intensive d'un sport lui manque, c'est pour cette raison qu'il s'adonne tour à tour à l'aviron, la pelote basque, la boxe, le bobsleigh, le skeleton, le boblet, le squash-racquets, etc... avec beaucoup de bonheur.

Son palmarès est éloquent (voir page 16).

Homme de caractère, William GAYRAUD va chercher en Angleterre, un jour en avion un chien, tout simplement parce qu'il voulait une race bien précise.

Ce champion méconnu fait part de son désir, pendant l'été 1962, de se retirer à la fin de cette même année dans sa bonne ville d'Agen.

Malheureusement, il disparaît à son domicile parisien le 9 décembre 1962.



Jeux Olympiques
à Saint-Moritz



Arbitre Officiel et Fédéral
Fédération Française de Rugby

POÈTE - MAUNIER

ARISTIDE SALÈRES

1875 – 1949



DIGNE DESCENDANT DE LA LIGNÉE

DES GRANDS POÈTES OCCITANS

IL A REÇU EN NAISSANT « LA BOULUGO DE POÉSIO »

(L'ÉTINCELLE DE POÉSIE)

Aristide SALÈRES est né le 30 septembre 1875
à Laroque Timbaut.

Il est fils, petit-fils de meunier et meunier lui-même.

« El san de moulinè, moun paï, moun pèpè n'èron »
dit-il en vers qui n'a pas besoin d'être traduit.

Il est meunier et agriculteur à la fois, fier de l'être comme s'il appartenait à une dynastie terrienne fortement ancrée dans la commune « dunpey quatre cens ans... ».

Aucune question professionnelle ou sociale ne le laisse indifférent (il le démontre, d'ailleurs bien, à la chambre d'agriculture où son autorité morale est reconnue) mais l'horizon qu'il se fait est beaucoup plus large.

Il se définit lui-même dans son livre :

« Mon pays, ma maison »

« Je suis ce que je suis, un paysan attaché à la glèbe qui a pu libérer son intelligence du terre à terre quotidien ».

Intellectuellement, après une instruction générale primaire supérieure, il s'est formé tout seul en méditant, en lisant beaucoup (livres et revues) et surtout il a reçu en naissant ce que Jasmin appelle « la boulugu de poésio » (l'étincelle de poésie).

Sa jeunesse est illuminée par une amitié, belle comme une aurore de printemps : Paul FROMENT, le valet de ferme génial, né lui aussi en 1875, son contemporain parfait.

Les deux amis, touchés par l'aile de la muse se rencontrent, souvent le dimanche, à Massels, Floressas ou à Villeneuve-sur-Lot.

Moulin de Souysse - Maison natale -



Ils collaborent au fameux « Calel » de Victor Delbergé,
non sans communiquer d'abord leurs poèmes occitans.

Ils se rendent ensemble aux jeux floraux de Toulouse
où Paul est primé et fêté.

Vers la fin du siècle, c'est une double éclosion, ils publient chez
l'éditeur Delbergé, lui-même félibre :

FROMONT ses deux recueils

- « A trabès Régos » (1896)
- « Flou de primo » (1897)

SALÈRES :

- « Brenquetos et Bouyssous » (1898
(Brindilles et buissons)

Hélas, cette année est marquée par le suicide
de Fromont, à Lyon, où il effectue son service militaire.

Salères ressent douloureusement cette disparition tragique
de son « alter ego ».

« Brenquetos et Bouyssous »

Plaquette rarissime qui s'ouvre sur l'épigraphe :

« Aban d'abé vingt ans » (avant d'avoir vingt ans)

Gaston Lavergne, lui-même poète délicieux dit, en juge très qualifié
« qu'elle contient d'excellents vers dont certains, particulièrement émouvants, sont d'un véritable maître »

Dans cette œuvre SALÈRES dédie notamment deux poèmes charmants à Laroque-Timbaut qu'il aime d'un amour filial et qu'il ne quittera jamais.

Il y évoque aussi le fantôme du grand ami perdu.

La plaquette tombe presque dans sa corbeille de noce car l'année suivante, le 15 novembre 1899, il épouse Berthe LAMOUREUX de Colayrac

Ce ménage irréprochable eut trois enfants :

- Mireille née en 1900
- Huguette –Magali née en 1910 et décédée à un an
- Max né en 1914 (il a passé 2 ans dans une ferme – école et exploite une propriété au lieu-dit « Bayssières » à Laroque-Timbaut, là ou est mort son père).

C'est mettre sous l'égide de « Mistral » ses filles en les appelant Mireille et Magali

Aristide SALÈRES est à la fois l'homme
le plus aimable et le plus timide, le plus réservé
que l'on puisse imaginer.

Peu bavard, il ne se livre pas au premier venu.
Quand il sympathise vraiment où qu'on entretient commerce
avec lui, il se révèle comme un esprit très fin,
extrêmement cultivé, informé d'une foule de choses
dans des domaines très divers.

Il cultive l'ironie douce et l'humour léger.
Dans ses propos, il aime le bon sens autant que la fantaisie.
Il est toujours disponible dans le domaine de la bonté et de la
serviabilité.

On ne peut s'empêcher de l'aimer.

Sans mésestimer son activité de militant agricole,
il consacre à son compagnon d'adolescence Fromont,
quelques années après sa mort une plaquette devenue introuvable :
« Paul Fromont, sa vie et son œuvre ».

Mais cela ne suffit pas. Avec Paul Delseries, professeur au Lycée de
Bordeaux et Paul Mesplé, rédacteur à l'Express du Midi, il publie en
1932 et 1934 les œuvres complètes (vers et proses)
de celui qu'on appelle :
« Le grillon du Causse »

Il attache très justement beaucoup de prix à ce geste pieux
dont tous les amis des lettres occitanes
lui savent un gré infini.

ECRIVAIN ET JOURNALISTE

En 1936, alors qu'il est secrétaire général
de la Chambre d'Agriculture, il édite :
« Mon pays, ma maison »

Deux monographies jumelles sur le lieu géographique, les travaux,
les produits agricoles et d'un point de vue strictement personnel,
en tant qu'exploitant, sur son domaine du Souysse et sa famille.

C'est un véritable traité d'économie régionale qui ne laisse rien
dans l'ombre et de plus, comme il le souligne lui-même,
un document moral par excellence.

Il fut longtemps le correspondant de la « Dépêche du Midi »
pour Laroque-Timbaut. En plus des comptes rendus habituels, on
retrouve chaque dimanche, sous le titre « **la Lettre du Village** »
des chroniques très spirituelles qui font le régal des lecteurs.

Aristide SALÈRES rime toute sa vie, tantôt en français,
tantôt en occitan.

En 1942, chez Saint Lannes, il publie en français :

« **Tout au long de la vie** »

Un assez gros volume écrit entre 1902 et 1941 sous le double signe ;
facilité et abondance.

C'est agréable à lire, mais c'est dans le dialecte occitan qu'il est
vraiment lui-même, comme Jasmin !

LE FELIBRE ET SON CHEF-D'ŒUVRE

En 1946, quelques années avant de disparaître,
il nous donne son chef-d'œuvre

« **Moun cartou de mesturo** »

La mouture ou plutôt la méture mélange de blé, seigle,
maïs, fèves. Le titre est symbolique puisque SALÈRES est meunier,
comme les « papillotes » de Jasmin qui était coiffeur !

Deux chapitres de ce recueil, honoré par une subvention
du Conseil Général, sont d'une valeur inestimable :

« **Lous cranto trabals** »

(les quarante travaux)

C'est en quelque sorte de petites géorgiques gasconnes.

« **Lous trento mestières** »

(les trente métiers)

Merveilleux croquis d'artisans pris sur le vif avec un sens malicieux de
l'observation.

Cela mérite de rester, de par la qualité du style et l'étrangeté de
certains métiers, aujourd'hui disparus comme :

- « Lou taupaire » : le preneur de taupe
- « las Plegaires » : les plieuses de morts
- « Lou crugaire » : le fabricant de cruches
- « Lou fuselaire » : le fabricant de fuseaux
- « L'escloupe » : le sabotier

Le poète de Laroque-Timbaut n'a rien écrit de plus remarquable que
ces sonnets réguliers dont le sens humain décuple le prix.

LA DISPARITION DE SALERES

Il décède à Laroque-Timbaut le 28 juillet 1949
à l'âge de 74 ans.

Sur sa tombe, le regretté Docteur VALOIS, Conseiller Général, Maire de Laroque-Timbaut prononça une allocution pleine de sentiments par laquelle il rendait hommage à l'honnête homme, au paysan authentique, au journaliste, à l'écrivain et au poète en ces termes :

« Aristide SALÈRES est le digne descendant de la lignée des grands poètes occitans de Mistral à Maillane, de Jasmin de chez nous, de Paul Froment et Joseph d'Arbaud ...

**« Les poètes sont aimés des dieux.
La place de SALÈRES est auprès d'eux,
dans l'Olympe aux allées de laurier. »**

(Charles PUJOLS – La Dépêche du Midi)
10 mars 1968



POÈME d'Aristide SALÈRES

21 février 1894

« Quelques mots de ce que j'aurais du dire »

LAROQUE

Planté sur un Roc ou une côte abrupte,
Vieil comme le temps, joli comme un sou,
Sous un ciel sans nuage, où aucune nuit ne se cache,
Laroque mon pays m'a fait écrire ceci.

Quand le soir arrive et quand le printemps chante,
Quand la lune là-haut est un gros morceau d'or,
Approchez vous, venez Laroque n'est pas méchante,
Des grands et des petits, c'est Laroque qui sort.

Le dimanche allez vers le clocher qui quille,
La pointe droite vers le ciel qu'avec peine on voit,
Entrez par le grand portail, regardez l'autel qui brille,
Hommes, femmes, enfants, c'est Laroque qui croit.

Un beau matin d'été mouillé de rosée,
Faites le tour, regardez avant d'être fatigué,
Les vieux murs couverts d'une claire fumée,
C'est Laroque-Timbaut, Laroque du passé.

Et quand vous voudrez un jour, venez compter les pauvres,
Vous entendrez tinter d'ici, de là haut et de là bas,
Venez un jour ouvrier : monte de chaque maison,
Le chant des tailleurs et le marteau des forgerons.

De ce recoin, de ce mystère,
Regardez le champ herbu, où dorment les parents,
Semble un bois d'arbre blanc où on a fauché en rang,
C'est Laroque aussi, Laroque au cimetière.

Salut, trois fois salut, Laroque, maisonnettes en blanc,
Lieu où on me portera, église où ils m'ont baptisé,
Terre où on passe aujourd'hui, derrière ceux qui sont passés,
Salut vieille grand-mère à ton front de mille ans !

POÈME EN PATOIS OCCITAN

(Texte original 21 feuré 1894)

« Quaouqués mots de so qué aouyoy digut diré »

LAROCO

Plantado sus un roc oun costo escarro,
Bieillo coumo lou Ten, poulido coumo un so,
Deat un ciel sans crune, oun cand es ney se sarro,
Laroco moun pays m'a feyt esciouré aysso.

Cand lou déro se fay e cand lou printen canto,
Cand la luno lassus luzis gros taillou d'or,
Aproucha bous, bénès, Laroco es pas mayssanto,
De grands et de pitious, es Laroco qué sort.

Lou dimenché anaboun cap al clouché qué quillo,
La punto dreto al ciel, qu'ambé peno n'on bey,
Dindras pel grand pourtal, gaytas l'aouté sé brillo,
Omes, fennos, droullets, es Laroco qué crey.

Un bel mati d'estiou tout mouillat dé rousado,
Fazès lou tour, gaytas aban d'estré allassat,
Lous biels murs capelats d'uno claro fumado,
Es Larovo Ten Bou, Laroco del passat.

E cand boudrès un tzour, benès counta lous paourés,
Entendrès brounzina d'ayssi d'amoun, d'abal,
Benès un tzour oubrié : monto dé cado oustal,
Lou canta dés taillurs ou lou martel des faourés.

Dins aquesté récouen, dins aquesté mysteri,
Gueytas lou can oun dromon lous parens,
Semblo un bos d'aourés blans oun d'an daillat à rens,
Es Laroco tébé. Laroco al cementeri.

Salut, trs cots salut, Laroco, oustalets blancs,
Clot oun me pourtaran, gleyzo oun me batetzèron,
Terro oun passan aney darré lous que passèron,
Salut, Bielhe Menini à toun froun de milo ans !

INAUGURATION DU MONUMENT DES ILLUSTRES

LE 14 OCTOBRE 2008



**BROCHURE REMISE À JOUR
EN JUIN 2002**

**EDITÉE PAR LE SYNDICAT D'INITIATIVE
DE LAROQUE-TIMBAUT**

conçue par Roger SÉRÉ
avec l'accord de toutes les familles et descendants
et réalisée par Madame Marie. Thérèse GALLIN-MARTEL.